

## Chapitre 2

### La rencontre avec les Muntchkinz

Dorothée fut réveillée par un choc si

Brusque et si violent que, si elle

n'avait été allongée sur son lit

moelleux, elle aurait pu se faire mal.

La soudaineté de la secousse lui

coupa le souffle et elle se demanda

ce qui s'était passé; Toto colla son

petit museau froid contre son visage

en gémissant tristement.

Dorothée s'assit sur son lit et

remarqua que la maison ne bougeait plus; il ne faisait pas sombre non plus, car le soleil entraît par la fenêtre, inondant la pièce de sa clarté. Elle sauta du lit et courut à la porte, Toto sur ses talons.

La petite fille poussa un cri d'admiration et regarda autour d'elle ; ses yeux s'écarquillaient à chaque merveille qu'elle découvrait.

Le cyclone avait déposé la maison

tout doucement — pour un cyclone —  
au beau milieu d'un pays d'une  
beauté prodigieuse. De ravissants  
parterres de gazon verdoyaient sous  
des arbres majestueux, lourds de  
fruits savoureux. Des fleurs superbes  
formaient des massifs de tous côtés,  
et des oiseaux au plumage rare et  
étincelant chantaient et voletaient  
dans les arbres et les buissons. Un  
peu plus loin bondissait un ruisseau  
dont les eaux scintillaient entre ses

rives moussues : que le murmure de  
sa voix était agréable, pour une  
petite fille qui avait vécu si  
longtemps dans les prairies sèches et  
grises ! Tandis qu'elle dévorait des  
yeux ce spectacle d'une étrange  
beauté, elle vit venir à elle un  
groupe d'êtres bizarres, comme elle  
n'en avait jamais vu. Ils n'étaient pas  
aussi grands que les grandes  
personnes auxquelles elle était  
habituée depuis toujours, mais ils

n'étaient pas tout petits non plus. En fait, ils semblaient à peu près de la taille de Dorothée, qui était grande pour son âge; en revanche, d'après leur apparence, ils étaient beaucoup plus vieux. Il y avait trois hommes et une femme, tous bizarrement costumés.

Ils étaient coiffés de chapeaux ronds qui se terminaient en pointe, à trente centimètres au-dessus de leurs

têtes ; leurs bords s'agrémentaient de  
clochettes qui tintaient au moindre  
mouvement. Les chapeaux des  
hommes étaient bleus; celui de la  
petite femme, blanc, comme aussi la  
robe qui tombait en plis de ses  
épaules; de petites étoiles  
parsemaient l'étoffe et scintillaient au  
soleil comme des diamants. Les  
hommes étaient vêtus de bleu, de la  
même nuance que leurs chapeaux, et  
leurs bottes bien astiquées s'ornaient

de revers bleu foncé. Dorothée se dit qu'ils pouvaient avoir l'âge d'oncle Henry, car deux d'entre eux portaient la barbe. Mais la petite femme, elle, était sans aucun doute beaucoup plus vieille : elle avait le visage couvert de rides, ses cheveux étaient presque blancs et elle marchait avec une certaine raideur.

A quelques pas du seuil où se tenait Dorothée, ces petites personnes

s'arrêtèrent et chuchotèrent entre  
elles, comme effrayées d'aller plus  
loin. Puis la petite vieille s'avança  
vers Dorothée, fit une grande  
révérence et, d'une voix douce,  
prononça ces mots

– Soyez la bienvenue, très noble  
Enchanteresse, au pays des  
Muntchkinz. Nous vous sommes très  
reconnaissants d'avoir tué la Méchante  
Sorcière de l'Est et d'avoir libéré  
notre peuple de l'esclavage.



Dorothée écouta ce discours avec étonnement. Que voulait dire cette petite femme, en l'appelant enchanteresse et en affirmant qu'elle avait tué la Méchante Sorcière de l'Est ? Dorothée était une petite fille innocente et inoffensive; un cyclone l'avait transportée à des lieues et des lieues de chez elle; et jamais de sa vie, elle n'avait tué quoi que ce soit.

Visiblement, la petite femme attendait

d'elle une réponse; alors Dorothée dit,  
non sans hésitation :

– Vous êtes très aimable, mais ce  
doit être une erreur — je n'ai rien  
tué du tout.

– En tout cas, votre maison l'a fait,  
répliqua la vieille femme en riant, et  
cela revient au même. Voyez !

poursuivit-elle en montrant un coin de  
la maison, on voit encore ses deux  
orteils qui dépassent de sous ce gros  
morceau de bois.

Dorothée regarda et poussa un petit  
cri de frayeur. En effet, juste sous  
l'angle de la grosse poutre qui  
soutenait la maison, deux pieds  
dépassaient, chaussés de souliers  
d'argent à bout pointu.

– Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria

Dorothée en joignant les mains,  
consternée, la maison a dû lui tomber  
dessus. Qu'allons-nous faire ?

– Il n'y a rien à faire, dit calmement  
la petite femme.

– Mais qui était-ce ? demanda

Dorothée.

– C'était, je vous le répète, la

Méchante Sorcière de l'Est, répondit

l'étrange vieille. Pendant des années,

elle a tenu en esclavage tous les

Muntchkinz et les faisait travailler

pour elle jour et nuit. Les voilà tous

libres désormais, et ils vous sont

reconnaissants du bienfait.

– Qui sont les Muntchkinz ? demanda

Dorothée.

– Les gens qui vivent dans ce pays  
de l'Est, où sévissait la Méchante  
Sorcière.

– Etes-vous une Muntchkin ?

– Non, moi je vis dans le pays du  
Nord, mais je suis leur amie. Quand  
les Muntchkinz ont vu que la Sorcière  
de l'Est était morte, ils m'ont  
dépêché un rapide messenger et je  
suis accourue aussitôt. Je suis la  
Sorcière du Nord.

– Oh, ciel ! cria Dorothée. Vous êtes

une vraie sorcière.

– Assurément, répliqua la petite femme. Mais je suis une bonne sorcière et les gens m'aiment beaucoup. J'ai moins de pouvoirs que la Méchante Sorcière qui régnait ici, sinon j'aurais libéré ce peuple moi-même.

– Mais je croyais que toutes les sorcières étaient méchantes, dit la fillette, peu rassurée de se trouver en présence d'une vraie sorcière.

– Oh non, c'est une grossière erreur.

Il y avait quatre sorcières en tout

dans le pays d'Oz; deux vivent au

Nord et au Sud et sont de bonnes

sorcières. Je sais que c'est vrai. Je

suis l'une de ces deux-là, je ne peux

donc pas me tromper. Celles qui

habitaient à l'Est et à l'Ouest étaient

vraiment de méchantes sorcières;

mais, maintenant que vous en avez

tué une, il ne reste plus qu'une

Méchante Sorcière dans tout le pays

d'Oz — celle qui vit à l'Ouest.

– Mais, dit Dorothée après un moment de réflexion, tante Em m'a dit que les sorcières étaient toutes mortes — il y a des années et des années.

– Qui est tante Em? questionna la vieille femme.

– C'est ma tante, elle vit au Kansas, le pays d'où je viens.

La Sorcière du Nord sembla réfléchir un instant, la tête penchée et les



yeux baissés vers le sol. Puis elle

leva les yeux et dit :

– Je ne sais pas où se trouve le

Kansas, car je n'ai encore jamais

entendu parler de ce pays. Mais,

dites-moi, est-ce que c'est un pays

civilisé ?

– Oh oui, répliqua Dorothée.

– Alors tout s'explique. Dans les pays

civilisés, je crois bien qu'il ne reste

plus de sorcières, ni de magiciens, ni

d'enchanteresses ni d'enchanteurs. Par

contre, voyez-vous, le pays d'Oz n'a  
jamais été civilisé, car nous sommes  
coupés du reste du monde. C'est  
pourquoi il existe encore des  
sorcières et des magiciens parmi  
nous.

– Quels sont les magiciens? demanda  
Dorothée.

– Oz seul est le Grand Magicien,  
répondit la Sorcière dans un  
chuchotement. Il a plus de pouvoirs  
que nous tous réunis. Il vit dans la

Cité d'Émeraude.

Dorothée allait poser une autre question, mais à ce moment précis, les Muntchkinz, qui jusque-là avaient gardé le silence, poussèrent un grand cri en montrant du doigt le coin de la maison où gisait la Méchante Sorcière.

– Que se passe-t-il ? demanda la vieille femme.

Puis elle regarda et se mit à rire;

les pieds de la sorcière morte avaient  
complètement disparu et il ne restait  
que les souliers d'argent.

– Elle était si vieille, expliqua la  
Sorcière du Nord, qu'en un clin d'œil  
elle s'est évaporée au soleil. C'en est  
fini d'elle. Mais les souliers d'argent  
sont à vous et vous devez les porter.  
Elle se baissa pour ramasser les  
souliers et les tendit à Dorothée,  
après en avoir secoué la poussière.

– La Sorcière de l'Est était fière de

ces souliers d'argent, dit l'un des  
Muntchkinz, car ils détiennent un  
charme, mais nous avons toujours  
ignoré lequel.

Dorothée emporta les souliers dans la  
maison et les plaça sur la table.

Puis elle ressortit et s'adressa aux  
Muntchkinz :

– J'ai hâte de rentrer chez ma tante  
et mon oncle, car ils vont se faire  
du souci pour moi, j'en suis sûre.

Pouvez-vous m'aider à retrouver mon

chemin?

Les Muntchkinz et la Sorcière se  
regardèrent, regardèrent Dorothée, et  
secouèrent la tête.

– A l'Est, tout près d'ici, dit l'un  
d'eux, s'étend un désert, si grand  
qu'on n'a jamais pu le traverser.

– C'est la même chose au Sud, dit  
un autre, car j'y suis allé et je le  
connais. Le Sud est le pays des  
Koadlingz.

– Je me suis laissé dire, ajouta le

troisième, que c'est pareil à l'Ouest.

Ce pays-là où vivent les Ouinkiz, est  
gouverné par la Méchante Sorcière de  
l'Ouest : elle vous réduirait en  
esclavage si vous vous aventuriez  
dans son royaume.

– Le Nord est mon pays, dit la  
vieille femme, et il est bordé lui  
aussi par le grand désert qui entoure  
le pays d'Oz. Mon enfant, il vous  
faudra rester avec nous, je le crains.

A cette nouvelle, Dorothée éclata  
en sanglots, elle se sentait bien  
seule parmi tous ces gens étranges.  
Ses larmes durent affliger le cœur  
tendre des Muntchkinz, car aussitôt,  
ils sortirent leurs mouchoirs et se  
mirent à pleurer, eux aussi.



Quant à la vieille femme, elle enleva  
son chapeau et en fit tourner la  
pointe sur le bout de son nez, en  
comptant : « Un, deux, trois », d'une  
voix solennelle. En un instant, le  
chapeau se changea en une ardoise,  
sur laquelle on put lire en gros  
caractères écrits à la craie blanche :

QUE DOROTHÉE AILLE A LA CITÉ  
D'ÉMERAUDE

La vieille femme enleva l'ardoise de son nez et, après avoir lu

l'inscription, demanda :

– Est-ce vous Dorothée, mon enfant ?

– Oui, répondit la fillette en levant les yeux et séchant ses larmes.

– Dans ce cas, vous devez vous rendre à la Cité d'Émeraude. Peut-être qu'Oz vous aidera.

– Où est cette Cité ? demanda Dorothée.

– Elle est située exactement au centre du pays et c'est Oz, le Grand Magicien dont je vous ai parlé, qui en est le maître.

– Est-ce un homme bon ? questionna la fillette, inquiète.

– C'est un bon Magicien. Quant à savoir si c'est un homme ou non, je ne saurais le dire, car je ne l'ai jamais vu.

– Comment puis-je me rendre chez lui ?

– Vous devez y aller à pied. C'est un long voyage à travers un pays tantôt agréable, tantôt sombre et terrible. Toutefois, j'userai de toute ma science magique pour qu'il ne vous arrive rien de mal.

– Vous ne voulez pas m'accompagner ? plaida la fillette, qui considérait déjà la vieille femme comme sa seule amie.

– Non, cela m'est impossible, répliqua-t-elle, mais je vais vous

donner mon baiser, et personne  
n'osera nuire à qui a reçu le baiser  
de la Sorcière du Nord.

Elle s'approcha de Dorothée et lui  
posa un doux baiser sur le front. Ses  
lèvres, en touchant la fillette,  
laissèrent une marque ronde et  
brillante, ce dont Dorothée ne tarda  
pas à s'apercevoir.

– La route qui mène à la Cité  
d'Émeraude est pavée de briques  
jaunes, dit la Sorcière; vous ne

pouvez donc pas vous tromper. Quand  
vous arriverez devant Oz, n'ayez pas  
peur de lui, mais racontez-lui votre  
histoire et demandez-lui son aide.  
Adieu, ma chère enfant.

Les trois Muntchkinz lui firent un  
profond salut et lui souhaitèrent un  
agréable voyage, puis s'enfoncèrent  
derrière les arbres. La Sorcière fit à  
Dorothée un petit signe de tête  
amical, pirouetta trois fois sur son

talon gauche et disparut sur-le-champ,  
laissant le petit Toto médusé : il se  
mit à aboyer très fort après elle,  
maintenant qu'elle n'était plus là, car  
il n'avait même pas osé grogner en  
sa présence. Mais Dorothée n'éprouva  
pas la moindre surprise; c'était une  
Sorcière, il était donc normal qu'elle  
disparût de cette façon-là.